

SERMON POUR LE CINQUIÈME DIMANCHE DE CARÊME

«Et ils dirent : Accordez-nous que, dans votre gloire, nous soyons assis, l'un à votre droite, l'autre à votre gauche. Mais Jésus leur répondit : Vous ne savez ce que vous demandez.» (Mc 10,37-38)

Un fait auquel nous n'avions, ce semble, aucun lieu de nous attendre, se présente à nous dans ces paroles de l'Évangile. Les meilleurs disciples du meilleur des maîtres, à la fin même de leur éducation, se montrent des ignorants ! On sait que douze disciples, autrement appelés apôtres, furent choisis par le divin Maître, Jésus Christ, de préférence à mille autres qui lui étaient attachés soit ouvertement, soit secrètement. On peut remarquer que Jacques et Jean, desquels nous parlons en ce moment, étaient particulièrement distingués entre les douze apôtres eux-mêmes : car il n'accorda qu'à eux, en leur adjoignant Pierre seul, cette haute confiance à laquelle ils durent d'être les témoins de sa glorieuse transfiguration sur le Thabor, et de sa douloureuse lutte au jardin de Gethsémani. Durant environ trois ans, ces heureux disciples vécurent presque inséparablement avec leur unique Maître, entendant de sa bouche les paroles de la vie éternelle. Le moment approchait où il allait leur dire : *Tout ce que j'ai entendu de mon Père, je vous l'ai dit* (Jn 15,15). Et de pareils disciples, à un pareil moment, ne savent pas ce qu'ils disent ! *Vous ne savez ce que vous demandez.*

Qu'est-ce donc qui, avec un pareil enseignement, a pu les rejeter dans une pareille ignorance ? – Le désir d'être plus élevés que les autres, et d'être presque les égaux de celui qui est au-dessus de tout. *Accordez-nous que, dans votre gloire, nous soyons assis, l'un à votre droite, l'autre à votre gauche.*

N'abaïssons pas, mes frères, ces suivants si rapprochés du Christ, parce qu'ils ont fait un faux pas dans leur chemin quand la descente du saint Esprit ne les avait pas encore éclairés de la lumière qui n'a point de soir, et ne les avait pas encore fortifiés de sa force invincible. Mais en voyant la *lumière du monde* (Mt 5,14) elle-même quelquefois sujette à être obscurcie, les *colonnes* (Gal 2,9) elles-mêmes de l'Église ébranlées, songeons combien nous avons besoin de veiller sur nous et d'implorer sans cesse la lumière et la force du Père des lumières et du Maître de la force. *Que celui qui s' imagine être ferme, prenne garde de tomber* (1 Cor 10,12).

L'apôtre Paul, en parlant des fautes et des punitions des Hébreux à l'époque où ils devinrent le peuple de Dieu sous la conduite de Moïse, remarque que *toutes ces choses qui leur arrivaient, étaient des figures, et qu'elles ont été écrites pour notre instruction* (1 Cor 10,11). Semblablement, de ces épreuves des premiers disciples du Christ, dans lesquelles les entraînait leur nature corrompue en Adam, dans lesquelles la Providence impénétrable, mais toujours sage et bonne, permettait qu'ils tombassent alors même que d'eux allait se former le nouveau peuple de Dieu, on peut dire que tout cela leur arrivait comme une figure et comme un exemple pour ceux qui devaient les suivre, et que cela a été écrit dans l'Évangile pour notre instruction. Ainsi, l'aventure de Jacques et de Jean, qui briguaient les premières places avant les apôtres, nous apprend à reconnaître et à éloigner la tentation *du désir d'être au-dessus des autres.*

Un proverbe de notre siècle dit : Celui-là est un mauvais soldat, qui ne désire pas devenir général. Ce n'est pas là un proverbe de Salomon; ce n'est pas là de la sagesse, mais bien un sophisme mondain et frivole. Le proverbe vrai dit : *Celui qui élève haut sa maison, cherche la ruine* (Pro 17,16); et encore : *L'homme hautain est l'abomination du Seigneur* (Pro 16,5). Avec ceux-ci se trouve d'accord le proverbe de celui qui est plus que Salomon : *Quiconque s'élève, sera abaissé* (Luc 18,14).

Il est difficile de comprendre comment ces témoignages si clairs de la vérité ne sont pas compris des sages de ce siècle qui, ne cessant de se dire les disciples du Christ, sont continuellement en désaccord avec la parole du Christ en regardant le désir de s'élever au-dessus des autres, en un mot, l'ambition, comme une marque distinctive d'une âme noble. Ils imaginent même de faire de l'apôtre Paul l'avocat de l'ambition, en s'emparant de ce texte : *J'aimerais mieux mourir que de souffrir que quelqu'un me fit perdre ce qui fait ma gloire* (1 Cor 9,15). Mais écoutez attentivement ce que préconise l'Apôtre, vous, préconiseurs de l'ambition, et apprenez quelle différence il y a entre l'ardeur de la gloire qui l'anime et la soif d'honneurs qui vous dévore. Vous pensez mériter des honneurs par l'accomplissement de vos fonctions; il déclare que l'accomplissement du plus saint des devoirs, la prédication de la vérité divine, ne lui apporte aucune gloire, parce que c'est pour lui une obligation indispensable : *Si je prêche l'Évangile, ce ne m'est point un sujet de gloire, puisque c'est pour moi une nécessité* (1 Cor 9,16). Pour chacun de

vos efforts, vous demandez une récompense; il pense que sa récompense consiste à ne pas recevoir celle à laquelle il a droit : *Quelle est donc ma récompense ! C'est de prêcher l'Évangile gratuitement, sans abuser du droit que j'ai par la prédication de l'Évangile.* Vous vous efforcez de vous soustraire à la soumission et d'obtenir la liberté et le pouvoir sur les autres; et lui, ayant une liberté pleine, y renonce et se soumet à tous : *Libre à l'égard de tous, je me suis rendu l'esclave de tous.* Qu'il meure, vous criez-vous, ou du moins qu'il soit puni par un profond mépris, celui qui touchera à notre honneur devant les hommes; et l'Apôtre dit : Que je meure, si quelqu'un abaisse ma gloire devant Dieu; il vaut mieux pour moi mourir que de perdre la bienveillance de Dieu : *J'aimerais mieux mourir que de souffrir que quelqu'un me fit perdre ce qui fait ma gloire.* Est-il possible de confondre ce zèle saint du service désintéressé de Dieu et du prochain, avec la passion de l'ambition ? Demandez à votre cœur ambitieux ce qu'il éprouverait si on l'obligeait à sentir que vous êtes les pires des hommes de votre condition, que vous êtes les premiers de tous dignes de mépris et de condamnation; mais l'apôtre Paul proclame, sans aucune contrainte, ce même sentiment de son cœur, devant toute l'Église : *Car je suis le moindre des apôtres, et je ne suis pas digne d'être appelé apôtre, parce que je suis le premier des pécheurs* (1 Cor 15,9). S'il vous paraît incroyable qu'un aveu si humiliant de l'un des plus grands d'entre les saints ait pu partir d'une conviction sincère, sachez qu'aucune autre cause que l'ambition elle-même ne vous empêche de croire à ce que sent l'homme spirituel dans la profondeur de son humilité. *Comment pouvez-vous croire, vous qui recevez la gloire les uns des autres, et qui ne recherchez point la gloire qui vient de Dieu seul ?* (Jn 5,44)

Mais revenons à Jacques et à Jean, et relevons quelques-uns des traits par lesquels se manifestait en eux le désir de s'élever au-dessus des autres.

D'abord ce désir les poussait à une sollicitation singulière et ne contrastant pas peu avec les circonstances dans lesquelles ils se trouvaient. *Accordez-nous, disaient-ils à Jésus Christ, accordez-nous que, dans votre gloire, nous soyons assis, l'un à votre droite, l'autre à votre gauche.* Mais était-ce le moment de tenir ce langage ? Jésus Christ venait de leur dire, un instant auparavant : *Voilà que nous montons à Jérusalem, et le Fils de l'homme sera livré aux princes des prêtres et aux scribes, et ils le condamneront à mort, et ils le livreront aux gentils, et ils l'insulteront* (Mc 10,33). Et cette prédiction devait bientôt s'accomplir. Quel contraste donc ! Il va se livrer aux insultes et à la mort, et eux veulent se partager entre eux les premières places dans sa gloire. C'est le moment du combat qui approche, et eux demandent la couronne. Ils auraient eu besoin de demander la foi, afin de n'être ni les premiers ni les derniers à abandonner leur Maître quand il serait livré; et ils exprimaient l'étrange exigence d'être plus près que tous les autres de celui qu'ils allaient si tôt abandonner. De pareilles confusions ne se présentent-elles pas aujourd'hui encore, sous divers aspects, dans le désir de s'élever au-dessus des autres ? On brigue les postes élevés, mais on ne fait pas attention aux précipices, c'est-à-dire aux dangers qui se trouvent sur les chemins qui y conduisent, ou qui les environnent. L'un, par exemple, demande un siège de justice; mais il ne songe pas que ce siège est peut-être couvert des filets du mensonge, miné par la vénalité, qu'il n'attend pas quelqu'un qui vienne s'y montrer comme sur un trône, dans l'éclat de la gloire, mais bien qui y apporte en sacrifice à la justice, comme sur un autel, son repos, ses intérêts, et quelquefois la bienveillance de beaucoup de forts pour sauver un faible. Combien ne s'efforcent pas d'arriver à ce trône, qui sont tout prêts à fuir l'autel ? Que dire de ce genre d'ambition dont quelques ambitieux sentent eux-mêmes l'absurdité, – de l'ambition de ceux qui s'efforcent d'arriver au siège sacré de la justice par le chemin de l'injustice et de la simonie, d'atteindre aux plus hauts degrés de la société par les vils moyens de l'adulation, de la bassesse et de la servilité ? Ce n'est faire aucune injure à aucun ambitieux que de leur dire à tous, sans exception, ce que disait le Premier et le Dernier à ceux qui le sollicitaient pour obtenir le premier rang : *Vous ne savez ce que vous demandez.*

En second lieu, le désir d'élévation indiquait chez Jacques et Jean ce côté faible, qu'ils n'étaient pas descendus assez profondément en eux-mêmes, dans leurs facultés et dans leurs dispositions intérieures. C'est ce que leur reproche mystiquement le Seigneur par celle allusion : *Pouvez-vous boire le calice que je boirai, et être baptisés du baptême dont je dois être baptisé ?* (Mc 10,58) Ce calice du Christ est le même duquel il disait dans sa prière, au jardin de Gethsémani : *Mon Père, s'il est possible que ce calice s'éloigne de moi* (Mt 26,59), c'est-à-dire, le calice de la souffrance et de la mort. Ce baptême du Christ, c'est le baptême de son sang répandu sur la croix. Par conséquent, cette question, adressée à Jacques et à Jean, les conduit à se sonder eux-mêmes pour savoir s'ils sont capables de prendre part aux souffrances et à la croix du Christ. Soit qu'ils eussent, ou non, pénétré complètement le sens de cette question, ils se déclarèrent capables, ce que le Seigneur, paraît-il, ne démentit pas, quand il leur dit : *Vous boirez*

en effet le calice que je boirai, et vous serez baptisés du baptême dont je dois être baptisé (Mc 10,39); et cependant, les événements qui suivirent montrent que le Seigneur ne leur promit que pour l'avenir le don d'une part dans ses souffrances, promesse qui s'accomplit à la fin par la décapitation de Jacques et par l'exil de Jean; mais à l'époque même où ils affirmèrent si résolument qu'ils pouvaient boire le calice du Christ, ils étaient bien loin de cette possibilité; en effet, pendant la prière de Jésus Christ devant ce calice, ils ne purent soutenir une heure la veille avec lui; et quand les Juifs mirent la main sur lui, l'abandonnant, *ils s'enfuirent* (Mc 14,50) avec les autres. Cette ignorance de soi-même, de ses forces et de ses facultés, est le défaut ordinaire des gens que possède le désir de l'élévation. Ils sont prêts à occuper tout poste qui leur promette la satisfaction de ce désir; mais ils ne savent pas que, peut-être, le premier effort qu'exigera ce poste les trouvera impuissants, que le premier danger les mettra en fuite. Interrogez-vous vous-mêmes, vous qui cherchez à vous élever : pouvez-vous boire le calice vers lequel vous tendez la main ? Vous qui pensez que votre place est au gouvernail même du navire de la société, pourrez-vous bien manœuvrer ce redoutable instrument, et le tenir d'une main ferme durant la tempête ? Vous qui voulez que l'on vous reconnaisse comme un homme de conseil dans l'assemblée des anciens, avez-vous en vous-même la sagesse et l'esprit de conseil qui conviennent à ce rang ? Vous que transporte l'idée de sortir du cercle des simples citoyens et de monter au rang des hommes nobles, êtes-vous bien assuré de vous soutenir, par la noblesse de vos sentiments, sur le même rang que ceux qui appartiennent à cette classe élevée, ou n'y figurerez-vous que par un étalage frivole et un éclat extérieur qui ne feront que montrer ce que vous n'avez pas, et épuiseront probablement bientôt ce que vous avez ? Plus un homme a la vraie connaissance de soi-même, moins il se croit capable de soutenir de semblables épreuves, et c'est pour cela qu'il prend pour règle de sa conduite ce principe du sage : *Ne recherche pas ce qui est au-dessus de toi* (Sag 3,21). Au contraire, plus il fait d'efforts et met de persistance à chercher ce qui est au-dessus de lui, plus on peut conclure avec certitude ou qu'il ne s'est pas éprouvé lui-même, ou qu'il s'est trompé dans cette épreuve, et qu'il trompera l'espérance de ceux qui l'aideront à atteindre l'objet de ses vœux.

En troisième lieu, le désir d'élévation qui animait Jacques et Jean fut accompagné de la rupture de la paix entre les apôtres. *Et les dix autres ayant entendu, commencèrent à s'indigner contre Jacques et Jean* (Mc 10,41). L'histoire évangélique n'explique pas de quel genre fut cette indignation : les apôtres furent-ils peinés de voir importuner si intempestivement leur Maître à propos de préséance dans la gloire, quand il se préparait et les préparait eux-mêmes à entrer dans la carrière laborieuse de la croix; furent-ils blessés de l'injustice qu'ils trouvaient à ce que, quand tous les douze avaient tout quitté pareillement pour Jésus, avaient eu la même part à ses adversités, et avaient conséquemment reçu également la promesse de douze trônes dans son royaume, deux d'entre eux voulussent s'arroger quelque degré particulier de gloire; ou bien enfin le même esprit d'élévation agissait-il aussi sur les dix autres, de sorte que quelques-uns, selon toute apparence, auraient pu faire valoir aussi des droits particuliers à une préférence sur les autres, comme, par exemple, l'autre Jacques, qu'il était parent du Seigneur selon la chair; André, qu'il s'était le premier attaché à Jésus (car, dans une même entreprise difficile, il y a plus de mérite à donner le premier l'exemple qu'il suivre celui des autres); – Pierre, qu'il avait le premier reconnu Jésus Christ comme le Fils de Dieu ? Quoi qu'il en soit, ce qu'il y a d'assez clair pour notre instruction dans cette histoire, c'est qu'il ne s'était jamais manifesté de désaccord entre les apôtres avant l'apparition, au milieu d'eux, de ce désir de préséance, mais que, dès que ce désir apparut, le désaccord se glissa à sa suite. Cela nous montre que le premier fruit de l'esprit de rivalité et d'ambition, c'est l'esprit de dissension et de discorde. L'Apôtre, parlant des derniers jours, dit entre autres choses qu'alors, *comme l'iniquité abondera, la charité d'un grand nombre se refroidira* (Mt 24,12). Il ne faut pas beaucoup de pénétration pour reconnaître ce signe au milieu de nous, et en même temps l'on peut remarquer qu'entre toutes les iniquités, le refroidissement de la charité par l'orgueil et l'ambition n'est peut-être pas la moins fréquente. Le faste s'allie facilement avec le faste; la cupidité fuit la cupidité quand elle n'est pas en communauté avec elle; mais l'ambition travaille toujours à renverser et à détruire l'ambition, et ne laisse ni paix ni repos à personne, parce que son but final est de voir tout le monde sous ses pieds.

Reconnaissons, chrétiens, dans le désir passionné de s'élever au-dessus des autres, la maladie la plus grave et la plus dangereuse de l'esprit humain, et le fléau de la société. Après avoir reconnu cela, prenons, pour nous guérir ou pour nous préserver, les antidotes que le Médecin des âmes et des corps a administrés à ses disciples.

Jésus les appela et leur dit : Vous savez que ceux qui sont regardés comme les maîtres des peuples, les dominent, et que leurs princes les traitent avec empire; il n'en doit pas être de même

parmi vous (Mc 10,42). Le premier remède contre l'esprit de supériorité et de domination, doit être la pensée que c'est l'esprit propre aux gentils. C'est leur malheur d'être dominés par la gloire humaine parce qu'ils ne connaissent pas la gloire de Dieu; ils s'efforcent de s'élever sur la terre parce qu'ils n'ont pas l'espérance de s'élever au ciel. Mais nous, chrétiens, qui connaissons la vraie gloire, irons-nous poursuivre une gloire menteuse ? Non, mes frères, *il n'en doit pas être de même parmi nous*.

Mais comment donc doivent se conduire des chrétiens ?

Notre divin Maître continue : *Quiconque veut devenir le plus grand entre vous, doit être votre serviteur*. Désirez-vous la supériorité et le premier rang, efforcez-vous d'être le plus zélé et le premier à travailler au bien de votre prochain. Si vous êtes déjà au-dessus des autres par votre situation, efforcez-vous d'autant plus de travailler à leur bien, pour ne pas être au-dessous de voire rang; mais quand même vous seriez au-dessous des autres, travaillez avec tout autant de zèle à leur bonheur, et alors nul homme de bon sens ne dira que vous êtes dans une basse condition, puisque les monarques de la terre eux-mêmes, selon l'idée chrétienne, ne sont autre chose que *les serviteurs de Dieu pour le bien* (Rom 13,4).

Enfin si, malgré tout cela, le vieil Adam, qui voulut un jour être semblable à Dieu, s'inquiète encore en vous quand vous êtes humilié devant les hommes, ou bien si, quand vous êtes élevé au-dessus de quelques-uns d'entre eux, il vous flatte encore du rêve de pouvoir devenir un Dieu pour eux, ayez recours à l'art du nouvel Adam, et prenez, contre cette antique maladie, le remède immortel. Jésus Christ se propose lui-même à vous pour remède : *Car le Fils de l'homme n'est point venu pour être servi, mais pour servir, et il donnera sa vie pour la rédemption d'un grand nombre* (Mt 20,28). Chrétien ! Songerais-tu à t'élever au-dessus de ton Christ ? *Il suffit au disciple d'être comme son maître* (Mt 10,25). Mais notre divin Maître, qui est le Seigneur de tous, s'abaisse et sert ses esclaves : combien plus devons-nous nous abaisser nous-mêmes, et nous servir les uns les autres dans la charité, *chacun regardant les autres comme au-dessus de soi en honneur*. (Phil 2,3) Amen.